

# L'Abbeille.

12<sup>ème</sup> Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

12<sup>ème</sup> Année.

VOL. XII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 1<sup>er</sup> MAI, 1879.

No. 33.

## Lettres d'un Chartreux.

Les lettres que nous commençons à publier aujourd'hui étaient loin d'être destinées à la publicité par leur auteur. Nous osons même affirmer que s'il se fût douté qu'un jour le public parcourerait ces pages, il ne les aurait jamais écrites. Que dire donc pour motiver, ou mieux, pour excuser notre indiscretion ?

Frère C... compte parmi nos lecteurs un grand nombre d'amis qui seront sans doute heureux de contempler, dans le mystère de l'intimité épistolaire, cette belle âme qui nous a quittés pour toujours, pour s'ensoleiller à jamais dans la solitude de la méditation et de la vie monastique. Quant à ceux qui ne le connaissent pas, ils aimeront eux aussi, nous en sommes sûr, à s'initier aux sentiments si nobles, si élevés, si profondément religieux qui remplissaient déjà l'âme de notre ami, avant même qu'il entrât dans la grande famille de saint Bruno.

Voilà pourquoi nous nous sommes permis de demander communication de ces lettres en faveur de nos lecteurs. L'accueil si bienveillant que nous avons reçu nous impose la douce obligation de présenter à qui de droit le respectueux témoignage de notre vive gratitude.

Ces lettres sont adressées par le frère C...ou à sa mère, ou à son frère, feu M. l'abbé Ernest...

A sa mère

Paris, 6 décembre 1875.

*Stat crux, dum voluitur orbis.*

Bien chère mère,

Depuis quelques jours déjà j'aurais dû et désiré vous écrire : j'aurais ainsi plus promptement donné satisfaction à un besoin pressant de mon cœur et rempli la promesse que je vous fis à mon départ. Des événements incontrôlables m'ont seuls empêché de m'acquitter de cette double obligation.

Je veux dès l'abord, bien chère mère, calmer les inquiétudes qu'a suscitées dans votre cœur maternel cette traversée de l'océan. Laissez-moi vous assurer qu'elle a été exempte de tout péril : Dieu a ainsi exaucé les bonnes prières que vous lui avez adressées en ma faveur, vous et tous les membres de la famille. Parti le 20 novembre sur les dix heures et demie, je n'ai mis pied à Liverpool que le 2 décembre au soir, sur les quatre

heures. Pendant ces douze jours, que tous trouvaient un peu longs, le ciel s'est montré fort peu prodigue de son soleil qui ne nous est apparu que quatre ou cinq fois. Sans avoir essuyé de tempête, le vaisseau a eu à lutter contre une vague contraire que soulevait un vent violent de nord-ouest. Les matelots seuls, à peu d'exceptions près, se pouvaient réjouir de cette mer agitée, qui avait la complaisance de leur laver le pont depuis le matin jusqu'au soir. Nous avons en ça et là de petits ouragans de neige, de grêle et de pluie.

Mon premier projet était de vous adresser quelques mots de Liverpool, le soir même de mon arrivée. Je comptais sur quelques heures de repos dans cette ville ; mais j'appris que les chars laissaient la cité à quatre heures et demie pour la capitale. Je pus voir quelques grandes rues de Liverpool, une foule incalculable de voitures de commerce, une multitude de gens pressés, des édifices à perte de vue, des navires jusqu'au centre même de la ville, où ils se rendent par les immenses canaux construits à cet effet ; je pus voir tout cela dans un instant, mais je ne pouvais vous écrire assez tôt pour que ma lettre vous arrivât par la malle du jour : le vaisseau, porteur de la malle, laissait Liverpool quelques minutes après.

Arrivé à Londres sur les dix heures et demie, je me rendis à l'hôtel, où je passai la nuit à me chauffer à ma grille, ne pouvant clore l'œil. Le lendemain matin après avoir fait tous mes exercices religieux de la journée, je rencontraï le jeune W. P..., de Québec, mon compagnon de voyage à bord du *Scandinavian* et déjà mon ami, malgré la différence de nos idées religieuses. C'est une belle âme et je n'oublis pas de le recommander à vos prières, comme je ne manquerai pas de le faire chez mes confrères de la Grande-Chartreuse. Je pris le déjeuner et le dîner chez lui et nous passâmes, un peu à mon regret, le jour à visiter Londres. Je savais déjà que Londres était la plus grande ville du monde, mais mon imagination ne m'avait jamais donné la moindre apparence de la réalité. C'est une ville gigantesque, colossale, prodigieuse. Les édifices sont immenses, superbes à l'extérieur, d'une richesse incroyable à l'intérieur ; les rues, malgré leur largeur, sont littéralement encom-

brées, soit par les piétons, soit par les wagons de commerce ou les voitures-omnibus, soit par celles des particuliers. Pour traverser une rue j'ai dû plus d'une fois m'adresser aux hommes de police, qui, me prenant sous leur protection, me rendaient de l'autre côté sain et sauf.

Supposez un cercle dont le diamètre est long de douze milles, mettez dans ce cercle toute la population de la Puissance du Canada et regardez ces millions dans une telle enceinte relativement peu grande : telle est Londres.

J'ai vu les anciens et les nouveaux palais royaux, les édifices du parlement, les grandes églises telles que St-Paul, les plus grandes maisons de commerce, les banques, les demeures de la noblesse, les maisons des membres de la famille royale ; j'ai vu bien d'autres objets de curiosité, comme l'Abbaye de Westminster qui est admirable, et je n'ai parcouru qu'une soixantaine de milles dans cette cité. J'ai fait cette course tantôt à pied, tantôt en voiture et tantôt dans les chars qui nous promènent dans les rues moins considérables de Londres, et cela en passant à la hauteur des cheminées. C'est d'un très-joli effet. Mais je ne pouvais chasser une idée de tristesse qui m'accompagna toujours et je la communiquai plus d'une fois à mon compagnon.

Je voyais avec peine tant de soin pour les affaires temporelles, tant de richesses pour une demeure qui ne doit être habitée que quelques années, tant d'activité pour acquérir une fortune qu'il faudra abandonner dans quelques jours, tant d'empressement à servir un maître qui ne peut donner que ce qui est passager ; je ne pouvais comprendre que des créatures sorties des mains de Dieu oubliassent qu'elles étaient faites pour lui ; je ne pouvais m'expliquer que les hommes attachassent autant de prix à satisfaire le corps et missent aussi peu d'importance à ce qui regarde les besoins de l'âme et le développement des facultés intellectuelles. Que je trouve Dieu infini dans sa patience !

Dans le cours de la journée je me rendis à la banque d'Ecosse, où je devais présenter mon billet de change. Je fus excessivement surpris quand je connus les règlements de la banque et qu'il me fallait passer par une foule de formalités